



Jésuites

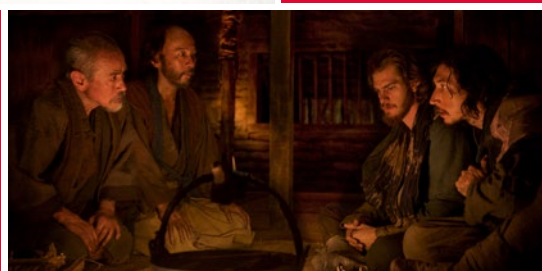
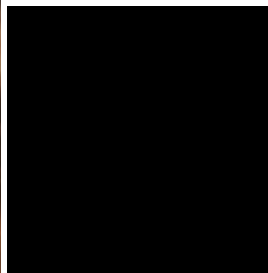
de la Province de France

Silence de Martin Scorsese

À l'occasion de la sortie du film en France, le 8 février 2017, quelques pistes de réflexion et éléments historiques.

FÉVRIER 2017

DOSSIER DE PRESSE



Province de France de la Compagnie de Jésus
42 bis rue de Grenelle - 75 007 Paris
Tél. : 01 81 51 40 10
www.jesuites.com

Silence de Martin Scorsese

Pistes de réflexion et éléments historiques



FRANÇOIS EUVÉ, s.j.

Rédacteur en chef de la revue *Études*
Professeur de théologie fondamentale
et dogmatique au Centre Sèvres -
Facultés jésuites de Paris



MARC RASTOIN, s.j.

Directeur du 2^e cycle de philosophie
et théologie au Centre Sèvres -
Facultés jésuites de Paris
Enseignant en exégèse biblique

Contact presse : *SEITOSEI*

jesuitesdefrance-presse@seitosei.com

Olivier COPPERMANN • + 33 1 78 94 86 71 • + 33 6 07 25 04 48

Laurence ROUX • + 33 6 08 51 19 47

SOMMAIRE

▶ Silence de Martin Scorsese	5
• L'histoire du film	5
• Quatre pères jésuites ont participé au tournage	5
▶ Une quête spirituelle	6
• Entretien entre Martin Scorsese et James Martin, s.j. (extraits)	6
• Entretien entre Andrew Garfield et Brendan Busse, s.j. à propos du voyage initiatique mené à travers <i>Silence</i> (extraits)	7
▶ Cristóvão Ferreira et les jésuites apostats par Marc Rastoin, s.j.	11
• Qui était Ferreira ?	11
▶ Fouler les images pieuses par Nicolas Steeves, s.j.	13
▶ Au cœur du roman d'Endo, les chrétiens clandestins	15
▶ L'histoire de la Compagnie de Jésus au Japon	16
▶ Pour prolonger la réflexion	20
• Entretien avec Dennis Girra, spécialiste du Japon (extraits)	20
• Quelques éléments de bibliographie	23



Jésuites

de la Province de France

À propos des Jésuites

La Compagnie de Jésus est un ordre religieux catholique fondé par saint Ignace de Loyola en 1540, qui réunit près de 17 000 Jésuites dans le monde, dont 4 650 en Europe et 410 au sein de la Province de France (France, Grèce et Ile Maurice).

Vivant en communautés, ils remplissent des missions très variées (éducative, sociale, pastorale...) en s'efforçant d'intégrer réflexion, prière et actions. Leur formation d'une quinzaine d'années vise à faire d'eux, à la suite du Christ, des hommes de rencontre et de réconciliation.

Acteurs d'une Église en marche, ils souhaitent contribuer avec d'autres à un monde plus humain et plus divin.

Les fondamentaux de la pratique jésuite

L'expérience des **Exercices spirituels d'Ignace de Loyola** comme lieu de la rencontre avec Dieu et de la fécondité de sa Parole, expérience qu'ils sont heureux de faire partager.

Le discernement spirituel : une attention aux mouvements intérieurs qui aide à déceler l'appel libérant de Dieu et à prendre une juste décision.

La relecture : une reprise, dans la durée, non seulement sur ce que l'on a fait mais sur ce que cela nous a fait.

Le Magis (davantage) : désir d'engager sa liberté concrètement, de faire un pas de plus en vue d'une plus vie plus libre et plus fructueuse.

Un regard positif : a priori de bienveillance sur les hommes et le monde qui sont sauvés par Dieu. Avant de juger ou de condamner, écouter jusqu'au bout.

Par-delà les frontières : pouvoir être à la fois auprès des déclassés du système scolaire et auprès des meilleurs élèves, s'engager dans la liturgie comme dans des questions de bioéthique, considérer le monde non plus comme composé d'entités séparées mais interdépendantes entre elles. Prière et action dans le monde ne s'opposent plus.

Engagements principaux

Enseignement

Un réseau de [14 établissements scolaires](#) (Ignace de Loyola – Education), un autre réseau de 9 institutions éducatives pour soutenir les jeunes en difficultés ([Loyola Formation](#)), une faculté de théologie et de philosophie ([Centre Sèvres](#) à Paris), [3 centres Laennec](#) pour étudiants en médecine (Paris, Lyon, Marseille), un partenariat avec [l'Icam](#).

Jeunesse

[Réseau MAGIS](#) (propositions pour 17-35 ans), aumôneries d'étudiants, lien privilégié au [MEJ \(Mouvement Eucharistique des Jeunes\)](#), implication dans le scoutisme (fondé en France par un Jésuite), lien privilégié à la [Communauté Vie Chrétienne \(CVX\)](#). Participation, avec d'autres acteurs de la famille ignatienne, à des propositions spirituelles.

Spiritualité

Cinq centres spirituels pour suivre des sessions et faire une retraite : [Manrèse](#) (92), [le Châtelard](#) (69), [Penboc'h](#) (56), [La Baume](#) (13), [Les Côteaux-Pais](#) (Sud-Ouest).

Social

[Le Centre de Recherche et d'Action sociale](#) (CERAS, La Plaine-St-Denis), [Service Jésuites des Réfugiés](#) (JRS, ONG internationale pour répondre aux besoins spirituels et matériels des réfugiés), aumôniers et visiteurs de prison.

Publications

Des revues (ex : [Études](#), [Projets](#), [Christus](#), [Vers Dimanche](#), [Archives de philosophie](#), [Recherches de Science Religieuse](#), ['Laennec'](#)), des livres... [Une maison d'édition avec les Jésuites de Belgique francophone](#).

International

De nombreux Jésuites de la Province sont régulièrement envoyés en mission hors de leur territoire, et ce sur tous les continents. [Le service jésuite du volontariat international \(Inigo\)](#) envoie des étudiants et jeunes professionnels pour des stages humanitaires de 4 mois à deux ans avec le soutien d'un accompagnement.

→ **Silence** de Martin Scorsese

Le film *Silence* a été présenté à Rome, à la fin du mois de novembre, en séance spéciale devant 400 jésuites. Un des invités était le jésuite américain James Martin, qui a conseillé les acteurs avant le tournage. Après avoir vu le film, James Martin l'a qualifiée d'« œuvre maîtresse, qui montre parfaitement les difficultés de la foi et du voyage spirituel des hommes ». Selon le jésuite, elle résonnera avec les gens, croyants comme non croyants.

Il s'agit d'une des sorties les plus attendues de l'année. Le célèbre réalisateur de films – *Mean Streets* (1973), *Taxi driver* (1976), *La dernière tentation du Christ* (1988) ou *Le loup de Wall Street* (2013) – revient avec cette œuvre qui peut être considérée comme l'une des plus personnelles et originales de sa carrière.

■ **L'histoire**

Le film, tiré du roman éponyme de Shûsaku Endô, se déroule dans la première moitié du XVII^e siècle. Il raconte les aventures de deux jeunes jésuites envoyés par Rome au Japon pour faire la lumière sur le Père missionnaire portugais Cristóvão Ferreira (interprété par Liam Neeson) qui a publiquement renié la foi chrétienne après avoir été torturé. Les Pères Sebastiao Rodrigues (Andrew Garfield) et Francisco Garrpe (Adam Driver) souffriront dans leur chair la persécution et les supplices auxquels ont été soumis de nombreux chrétiens du Japon à cette époque.

Le film se passe dans un contexte historique véridique : « *sakoku* » ou « nation fermée ». Cette période de l'Histoire du Japon, qui s'est traduite par la fermeture du pays à toute influence extérieure, a duré du milieu du XVII^e siècle à la moitié du XIX^e. Trois siècles pendant lesquels les relations commerciales avec l'étranger ont été pratiquement inexistantes et les persécutions contre les chrétiens absolues.

■ **Quatre Pères Jésuites ont participé au tournage**

Le film *Silence* ayant comme principaux protagonistes des jésuites, Scorsese a demandé à la Compagnie de Jésus des conseils pour préparer les acteurs et coller le mieux possible à la réalité des pratiques de cet ordre religieux et aux charismes de ses hommes.

Alberto Nuñez, sj., espagnol, est professeur de théologie de l'Université de Fujen-Bellarmin, à Taipei. Son rôle a consisté à accompagner les acteurs dans leur rôle de prêtres jésuites et à « superviser les scènes dans lesquelles les jésuites et les fidèles étaient filmés dans des attitudes spécifiquement religieuses ».

Jerry Martinson, sj., américain, est très connu à Taiwan pour son implication dans la production de contenus télévisés depuis les studios Kuangchi de Taipei, œuvre de la Compagnie de Jésus.

Emilio Zanetti, sj., d'origine italienne, travaille également aux Studios Kuangchi. Il a participé de façon très active au tournage, y compris en apparaissant comme figurant dans certaines scènes.

James Martin, sj., américain, est écrivain et rédacteur en chef de l'*American Magazine*, publication jésuite de grande influence. Martin fut l'assistant de Scorsese pendant tout le tournage. Il l'a aidé à traduire l'histoire dans des termes concrets.

→ Une quête spirituelle

■ Entretien entre Martin Scorsese et James Martin, s.j. - Extraits

Extrait de l'entretien entre James Martin, jésuite, rédacteur du magazine *America*, assistant du réalisateur pendant le tournage et Martin Scorsese. À paraître dans la revue *Études* du mois de mars 2017.

Le film de Martin Scorsese marque une étape significative dans son parcours de production cinématographique, il représente une quête existentielle, voire spirituelle. Dans un entretien avec le Père James Martin, Martin Scorsese expose les motivations qui l'ont conduit à réaliser *Silence*.

James Martin : Vous avez dit que cela vous a pris du temps pour comprendre le « cœur » du livre. Comment le décririez-vous, ce « cœur » ?

Martin Scorsese : Et bien, c'est la profondeur de la foi. C'est le combat pour l'essence même de la foi, en dépouillant tout le reste qui l'entoure.

Le moyen que l'on prend pour aller vers la foi peut être d'une grande aide. C'est ainsi que l'Église et tout ce qu'elle implique – l'institution ecclésiale, les sacrements – peut être d'une grande utilité. Mais, en fin de compte, c'est vous-même qui êtes impliqué. C'est cela que vous devez trouver. Vous avez à trouver en vous ce cheminement intérieur. Vous devez trouver une relation à Jésus vraiment pour vous-même, parce qu'en fin de compte, c'est lui que vous rencontrez.



James Martin : Dans votre enfance, vous étiez fasciné par les missionnaires. Puis vous avez lu ce livre qui parle de missionnaires. Vous aviez projeté de faire ce film depuis longtemps. Et maintenant, vous avez enfin réalisé ce beau projet. Dans quelle mesure le fait de faire ce film a-t-il influencé votre vie de foi ou votre spiritualité ?

Martin Scorsese : Je pense que cela m'a obligé à regarder la foi de plus près. C'est facile à dire. Mais c'est le fait de contempler cela et d'accepter que si je suis arrivé à un certain point, c'est surtout parce que ma vie est peut être en train de se terminer. Il y a aussi des gens qui m'entourent et qui sont très proches de moi. Je découvre que, comme cette histoire, ils semblent éclairer pour moi ce que signifie la vie. Ils le font effectivement, mais pas intentionnellement. En un certain sens, c'est comme un cadeau.

Puis-je vivre à la hauteur de cela ? Je n'en sais rien. Honnêtement, je ne le pense pas. Mais ce que l'on doit faire, c'est de continuer d'essayer. Simplement continuer d'essayer. Voilà tout.

Texte paru dans *America*, 19-26 décembre 2016, p. 16-20. Traduit de l'anglais (États-Unis) par François Euvé
<http://www.americanmagazine.org/issue/creating-silence>

■ Entretien entre Andrew Garfield (interprète du rôle du Père Rodriguès) et Brendan Busse s.j. à propos du voyage ignatien mené par l'acteur à travers le tournage de *Silence* - Extraits

« Les films étaient vraiment ce qui me tenait lieu d'église » : voilà ce qu'Andrew Garfield dit de son enfance. « C'est là que je me sentais réconforté, c'est là où je me sentais le plus moi-même. »

On fait les *Exercices Spirituels* de saint Ignace de Loyola pour de multiples raisons. Les faire pour se préparer à jouer un rôle vedette dans un film de Martin Scorsese est une raison originale, mais ce n'est probablement pas la plus mauvaise. On fait souvent des retraites pour trouver une certaine lumière sur qui l'on est ou ce à quoi on est appelé. Ce fut sans doute le cas pour Andrew Garfield quand il demanda au Père James Martin s.j., de la revue *America* de l'accompagner dans les *Exercices*, alors qu'il se préparait à jouer le rôle principal dans le nouveau film de M. Scorsese, *Silence*.

Le Père Martin hésita d'abord. Mais A. Garfield cherchait quelque chose ou plutôt quelqu'un. C'est une excellente raison qui, en fin de compte, a suffi à James, et a plus que suffi à Dieu.

Il pleuvait à Los Angeles quand j'ai déjeuné avec A. Garfield pour parler de son expérience des *Exercices*. Il semblait épuisé. Il avait travaillé pendant des semaines pour la promotion commerciale de deux films, en en tournant un troisième, tout en se préparant à retourner à Londres pour jouer dans une pièce de théâtre.

Il était fatigué mais reconnaissant de pouvoir faire mémoire de son expérience d'une année à suivre les *Exercices* avec le Père Martin, reconnaissant aussi de pouvoir revenir sur un lieu de plus grande profondeur et consolation que celui où il se trouvait alors – le lieu de l'autopromotion commerciale d'Hollywood. « Ici, c'est comme un marché où l'on trouve "les richesses, l'honneur et l'orgueil" », me dit-il, faisant référence spontanément à une méditation clé des *Exercices Spirituels*. Intuition aigüe et bien vue ; il parlait la même langue que moi. Avec lui, je me sentais vraiment à l'aise.

Après avoir fait brièvement connaissance, nous avons commencé à parler de la façon dont il était devenu acteur par vocation et du genre d'expérience spirituelle avec laquelle il était entré dans la démarche des *Exercices*. « Les films étaient vraiment ce qui me tenait lieu d'église » dit-il. « Quand j'étais jeune enfant, c'était les livres et les films ; rien de bien remarquable, c'est juste que là que je me sentais réconforté, c'est là où je me sentais le plus moi-même... et en sécurité. Dans les livres et dans les films, j'étais transporté à l'intérieur de moi-même. »

Saint Ignace de Loyola fut transporté de la même manière quand il commença à écrire les *Exercices Spirituels*. Après un accident grave, blessé en ayant stupidement essayé de jouer le héros dans une bataille sans espoir, sans rien qui puisse le distraire pour occuper son temps pendant une longue et douloureuse convalescence, Ignace commença à lire. Il se rendit vite compte que la consolation qu'il cherchait, que la guérison dont il avait besoin, ne se trouvait pas dans les rêveries des romans chevaleresques, mais dans la vie des saints. En outre, il se rendit compte qu'une vie profonde et satisfaisante se révélait non seulement dans l'exemple de leur sainteté, mais aussi dans les méandres de ses propres passions. La réalité blessée de sa vie intérieure devint un lieu d'imagination touché par la grâce. La conversion d'Ignace commença quand il devint sensible à la complexité de sa propre intériorité.

Lors de ma conversation avec A. Garfield, il devint évident qu'il partageait cette sensibilité ignatienne. Il était également clair que son « vaste paysage intérieur » était, comme pour beaucoup d'entre nous, plein de blessures et de vulnérabilité, connaissant bien le désir de l'amour, qui est souvent tortueux.



« J'étais attiré par les histoires qui tentent de transformer la souffrance en beauté », dit-il. « J'ai l'impression d'avoir reçu ce qui est un don et une malédiction, celle d'une proximité avec le chagrin... le chagrin de vivre... » Il fit une pause, comme s'il rassemblait ses forces pour dire ce qu'il voulait vraiment dire. Se révéla la source de la lassitude que j'avais perçue auparavant : « le chagrin de vivre dans un temps et un lieu où une vie de joie et d'amour est impossible ».

Il revint plusieurs fois sur cette pensée pendant les quelques heures que nous avons passées ensemble, renvoyant à sa vie marquée par le fardeau de l'amour et la possibilité ou l'impossibilité de l'amour véritable.

À l'entendre, Andrew Garfield a « réussi » ses *Exercices*. « Il y avait tellement de choses dans les *Exercices* qui m'ont changé, m'ont transformé et m'ont montré qui je suis... et où je crois que Dieu veut que je sois », me dit-il. Sa formation d'acteur l'avait bien préparé à entrer dans la dynamique de la prière ignatienne : s'imaginer soi-même à l'intérieur d'une série de scènes bibliques pour atteindre une « connaissance intérieure » de Dieu et exprimer cette (re)connaissance dans une vie active de compassion et de service généreux. Ce qui fut plus surprenant et le surprenait encore, fut l'expérience de tomber amoureux. Quand je lui ai demandé ce qu'il avait retenu des *Exercices* il me sourit et dit : « Ce qui était vraiment facile, c'était de tomber amoureux de cette personne, de tomber amoureux de Jésus-Christ. C'était la chose la plus surprenante. »

Il se tut à cette pensée, clairement ému. Il porta sa main à sa poitrine, juste en dessous du sternum, quelque part entre ses tripes et son cœur, et dit ensuite au milieu d'un grand éclat de rire : « Mon Dieu ! C'était la chose la plus remarquable : tomber amoureux ; combien il est facile de tomber amoureux de Jésus ! »

Confession d'amour qui prouve que Garfield est tombé amoureux de Jésus, qu'il a « réussi les Exercices ». Il souffre avec et pour le bien-aimé. Et sa souffrance compatissante s'ouvre à une vocation d'aider les autres à entrer dans cet amour. « Pour moi, c'est cela, le beau tourment de la création, continua-t-il, le beau tourment de ne jamais pouvoir exprimer pleinement la possibilité de l'amour et la possibilité d'aimer comme le Seigneur l'enseigne et de vivre comme Il veut que nous vivions. Ce qui me pousse à travailler est le désir d'exprimer exactement cela. » L'expérience de tomber amoureux de Jésus fut très surprenante pour A. Garfield peut-être parce que, comme beaucoup de gens, il était venu aux *Exercices* en cherchant autre chose. Il n'était pas habité par un désir explicite de connaître le Christ, mais plutôt par le sentiment douloureux et persistant de son insuffisance.

Comme Ignace avant lui, Garfield, un homme jeune, cherchait sa propre place dans le monde. Et, comme beaucoup d'entre nous, derrière ce désir, il y avait en lui une peur profonde, une peur de ne pas être assez bon. « Le point principal que je voulais guérir, que j'ai apporté à Jésus, que j'ai apporté aux *Exercices*, était ce sentiment d'insuffisance », dit-il. « Ce sentiment d'un désir éternel d'exprimer de façon parfaite ce qui est à l'intérieur de chacun de nous. Cette blessure de l'insuffisance. Cette blessure de sentir que ce que j'ai à offrir est toujours insuffisant. »

Beaucoup d'entre nous vivent dans cette peur de l'échec, mais nous ne réalisons pas souvent que ce n'est pas l'échec qui nous dérange, mais le fait qu'il soit visible pour les autres. Ce n'est pas difficile d'échouer ; nous le faisons tout le temps. Ce qui est difficile, en revanche, c'est que les gens nous voient échouer. C'est le fait d'être reconnu comme incapable qui nous fait vraiment mal. Nous voulons avant tout être reconnus, être vus. Mais nous avons peur de ne pas en être dignes et le fait d'être vus nous terrorise.

Au cœur de ses souvenirs remonte l'expérience la plus profonde de la présence de Dieu qu'A. Garfield a faite juste avant sa première représentation publique, à la fin de ses cours de théâtre. Il devait jouer Ophélie dans *Hamlet* de Shakespeare au Globe Theater de Londres. « C'était à peu près deux heures avant le début de la représentation, et tout à coup, j'ai cru que j'allais mourir », se souvient-il. « Je sentais vraiment que si j'entrais en scène, j'allais brûler de l'intérieur. Je n'ai jamais ressenti autant de terreur, de doute envers moi-même. De terreur d'être vu. De terreur de révéler et d'offrir mon cœur. De m'exposer moi-même, en disant, 'regarde-moi !' ». Pour se calmer, il partit faire les cent pas sur la rive sud de la Tamise. « J'ai commencé à penser à me jeter à la rivière. Je n'avais rien à donner, je n'avais rien à offrir, j'étais un imposteur. » Il le relit alors comme un moment de prière : « Je demandais quelque chose. Je demandais de l'aide ».

Et à ce moment-là, il entendit un chanteur de rue chanter, plutôt imparfaitement, une chanson connue, *Vincent* de Don MacLean. C'est du côté imparfait de la prestation dont il se souvient le plus. « Si ce type était resté au lit en se disant : 'Je n'ai rien à offrir, ma voix est quelconque, je ne suis pas prêt à jouer en public, je ne suis pas assez bon', s'il avait écouté cette voix-là, je n'aurais pas reçu ce dont j'avais besoin », dit-il. « Le fait qu'il était prêt à être vulnérable a vraiment changé ma vie. Je crois avoir compris pour la première fois comment l'art crée du sens, comment il change la vie des gens. Cela a changé ma vie. »

Ce moment d'imperfection artistique le sauva : « À ce moment-là, les nuages se sont vraiment écartés et le soleil est sorti et a brillé sur moi et sur ce type, je pleurais comme une madeleine. Et c'était comme si Dieu me prenait par la peau du cou et me disait : « Tu pensais que si tu montais sur scène, tu allais mourir. Mais en fait, c'est si tu n'y montes pas que tu mourras. »

Il vit depuis lors habité par cette tension créatrice - entre la peur profonde d'être vu et le besoin encore plus profond de l'être. « Si c'est d'être vu dans notre imperfection qui nous terrorise, en revanche, ce qui nous sauve, c'est d'être soutenu dans notre vulnérabilité. »

Pour Garfield, les parties les plus émouvantes des *Exercices* furent les contemplations de ce qu'on appelle la « vie cachée » de Jésus. « C'était très important », se rappelle-t-il. « Là où je suis constamment tenté de produire, d'être vu, d'être estimé, et ainsi de suite, j'ai perçu la beauté qu'il y a à vivre une vie cachée, à me retirer pour m'offrir de façon plus profonde à mon art, à ma vie, au monde. » Connaissant ses réticences pour les fastes qu'apporte la célébrité, un attrait pour une vie cachée n'est pas surprenant. Et pourtant, ces méditations sur l'enfance du Christ ont aussi révélé le désir d'entrer dans les parties cachées de sa propre vie – dans ses blessures de l'insuffisance, dans ces lieux vides que nous portons tous en nous, souvent sans trouver le moyen d'y entrer ou d'en sortir.

Et pourtant, l'exercice peut-être le plus difficile pour A. Garfield ne porta pas sur la vie cachée de Jésus, ni sur ses propres blessures, mais sur quelque chose de sacré qui lui fut révélé : la vulnérabilité de Dieu. Pendant la méditation sur la Nativité, il s'imagina, comme le recommande Ignace, comme un aide-soignant pendant la naissance du Christ : « Je me suis senti chez moi. J'avais l'impression que c'était là que je devais être. Au service de cette femme qui accomplit cet acte profond. » Il commença à réaliser comment l'antidote à l'humiliation pouvait simplement être l'humilité. « Mon Dieu, je voudrais pouvoir me sentir comme ça tout le temps, à rendre un humble service », dit-il. « Si je peux faire en sorte que raconter une histoire soit un service, si je peux servir et être aussi humble que possible pendant que je le fais... » Il se perd à nouveau dans le souvenir de ce moment. Je ne le blâme pas, ce n'était pas une mince affaire !

Depuis toujours, on considère les acteurs comme des accoucheurs. L'acteur, comme tous ceux qui exercent un sacerdoce, se tient devant la vérité et aide à la raconter à travers ses paroles et ses gestes, en mettant en œuvre nos histoires sacrées de rédemption et d'amour. En contemplant la naissance du Christ, A. Garfield a appris à

connaître quelque chose que les autres acteurs accoucheurs et mystiques savent depuis longtemps : c'est en personnifiant l'amour, par notre humble service, que nous devenons l'amour auquel nous aspirons.

L'expérience des *Exercices* est sacrée parce qu'elle est un lieu où nous arrivons à connaître la vérité de l'amour, où l'amour en personne se révèle en Christ. Sentir soi-même qu'on participe au travail de mettre au monde l'amour que l'on désire est un moment mystique pour chacun de nous. Ce n'est pas facile. C'est un exercice dans tous les sens du terme, et plus encore. Mais c'est sans doute le plus grand cadeau aussi. Pourtant, cette mise au monde de l'amour ne nous ôte pas la peine du travail. Ce n'est pas la possibilité de l'amour qui remédie à son impossibilité, mais plutôt la personnification de l'amour qui nous rachète en fin de compte. Les douleurs de l'accouchement de l'amour nous sauvent. C'est, dans tous les sens, un travail en cours.

« Les *Exercices* m'ont fait m'agenouiller, dit Garfield, et pourtant là, je suis assis devant vous, luttant contre la même m... Le fait d'avoir réalisé le film est secondaire par rapport au fait d'être passé par les *Exercices*, et le fait que le film soit sorti vient en troisième... et c'est la même chose pour la profondeur de l'expérience. La profondeur de l'expérience des *Exercices* était suffisante. Et puis ensuite, j'ai vécu le fait de faire le film très, très profondément, plus profondément que n'importe quelle expérience artistique que j'ai eue, mais ce n'était pas aussi profond que l'expérience même des *Exercices*, et pourtant ce fut quand même un moment très profond. Et maintenant, le film sort et je suis de retour à « Futile-ville ». Et j'essaie de réconcilier tout ça.

Demeurer dans l'amour n'est pas facile, tout comme rester dans l'espace de grâces d'une retraite ou d'un temps de prière marquant. Le monde revient à nous et nous retournons à lui. Mais quand je lui demandai s'il croyait toujours qu'il était authentiquement tombé amoureux, il a souri à nouveau, m'a regardé droit dans les yeux et m'a assuré : « Oh mon Dieu ... ça, ça a été suffisant. Même si je n'avais pas fait le film, ça aurait été bien quand même. Mais la seule expérience que je ne voudrais pas sacrifier, si je devais choisir...c'est de faire ces *Exercices*. Cela m'a apporté tant de consolations. Racontant ces grâces reçues, il était visiblement joyeux et riait aux éclats. « Je prie sincèrement », dit-il, d'être plus libre de m'offrir dans ma vulnérabilité... et que ces autres voix, internes ou externes, n'aient pas autant de pouvoir sur cette flamme, sur la capacité d'offrir un cœur si pur, vulnérable et brisé... pour servir Dieu, pour servir le plus grand bien, pour servir l'amour, pour servir le divin. Je sens que c'est ce que Dieu me montre. Et ça fait mal quand je me sens incompris ou pas regardé... mais je désire que cela fasse moins mal pour que je puisse continuer à m'offrir en vulnérabilité. »

Rentrant à Madrid, je remarquai à nouveau, comme si c'était la première fois, un presse-papier que mon père m'avait donné il y a un an pour mon anniversaire. C'était un simple bloc d'aluminium où est écrit en majuscules « I AM ENOUGH » (Je (te) suffis/j'en ai assez fait.) Cela semble bien être la grâce que Dieu destinait à Andrew Garfield, la grâce que tous les parents veulent pour leurs enfants: qu'ils se reconnaissent comme la personnification de leur amour, et c'est tout. Et que cette reconnaissance suffise. Nous retrouvons ici la prière qu'Ignace recommande de faire à la toute fin des *Exercices* : « Prends tout, Seigneur. Donne-moi seulement ton amour et ta grâce. Cela me suffit. »

Interview intégrale parue dans *America*, le 10 janvier 2017 – Traduit de l'américain

→ **Cristóvão Ferreira** et les jésuites apostats

Le jésuite, joué par Liam Neeson - qui assiste effondré au martyre de nombreux fidèles japonais au début du film - est un personnage historique. L'ensemble de la trame du film s'inspire en effet d'un fait réel : l'apostasie sous la torture en 1633 du Père Cristóvão Ferreira (env 1580 – 1650), va provoquer l'envoi de nouveaux jésuites qui veulent, soit vérifier que cette information est fausse, soit inciter Ferreira à faire pénitence. Les deux jeunes jésuites, Sebastião Rodrigues - personnage essentiellement basé sur le jésuite italien Giuseppe Chiara (1602-1685) - et Francisco Garrpe, arrivent à convaincre leur supérieur⁽¹⁾ de partir vers une mort quasi certaine et vont finalement se trouver confrontés au même dilemme que Ferreira. En pratique, deux groupes de jésuites purent parvenir au Japon après l'apostasie de Ferreira.
Père Marc Rastoin, s.j.

■ **Qui était Ferreira ?** ⁽²⁾

Il était arrivé au Japon en 1609, c'est-à-dire déjà à un moment où les persécutions avaient commencé. Rappelons que le grand martyre de Nagasaki, la crucifixion de 26 chrétiens (saint Paul Miki et compagnons), date de 1597. C'est un homme qui fut surtout affecté à des tâches administratives dans l'Ordre, remarqué pour ses capacités organisatrices. Il parlait remarquablement le japonais.

En 1613, il était dans la capitale, Kyoto comme Ministre (intendant de la maison) et Socius (adjoint du supérieur) et donc aux premières loges lorsqu'éclata la nouvelle grande persécution de 1614. Alors que les autres jésuites dont le supérieur, Gabriel de Matos, partait en exil à Macau, il fut décidé qu'il resterait dans la capitale dont il fut désigné peu après supérieur.

En 1617, le dernier Vice-Provincial, Jérôme Rodrigues, doit partir pour Macau. Il nomme un autre prêtre Matthieu de Couros administrateur avec Ferreira comme secrétaire. La même année, dans la maison privée d'un catholique japonais, il fit sa profession solennelle dans la Compagnie de Jésus. En 1618 l'économiste de la Province est arrêté et Ferreira le remplace et voyage beaucoup clandestinement.

Les lettres de certains jésuites non portugais de l'époque se plaignent de son rôle trop important aux côtés d'un Provincial malade et épuisé. Cette charge s'interrompt en 1621 mais il doit la reprendre en 1625. Les huit jésuites arrêtés seront brûlés vifs le 8 juin 1626 à Nagasaki.

Ferreira est l'un des hommes chargés de compiler les actes des martyrs pour les transmettre à Macau puis à Rome.

En 1632, il écrit un émouvant compte-rendu de la torture subie par le jésuite japonais Antoine Ishida et ses compagnons.

Ferreira ne se retrouve dernier supérieur de l'ensemble de la mission qu'en juillet 1632 (et sa nomination officielle comme vice-provincial arrivera après son apostasie) lorsque les supérieurs légitimes eurent tous été tués (ou retournés à Macau). Il eut également à subir un nouveau supplice inventé en 1633 par le Grand Inquisiteur Inoué Masashige (1585-1662), celui dit de la fosse : ana-tsurushi. Suspendu pieds en l'air et tête en bas, le corps à moitié descendu dans une fosse remplie d'excréments, une légère

(1) Dans le film, il s'agit de Alessandro Valignano, mort pourtant en 1606, mais cet anachronisme peut se justifier vu l'importance de cet homme dans l'organisation des missions jésuites d'extrême Orient.

(2) Un article scientifique de fond (en anglais) lui est consacré par l'historien Hubert Cieslik en 1974 et il est accessible online : http://pweb.cc.sophia.ac.jp/britto/xavier/cieslik/cie_ferreira.pdf

entaille derrière les oreilles pour éviter la perte de conscience trop rapide, le supplicié devient peu à peu à moitié inconscient. Lever le bras lui permet de mettre fin à ses souffrances. Si, une fois réanimé, il nie son geste, on recommence. Il semble que peu de tortures inventées par l'homme soit aussi terrible que celle-ci et elle fut responsable non seulement de son apostasie mais celle d'autres chrétiens dont celle du jésuite Giuseppe Chiara une dizaine d'années plus tard. Ferreira résista cinq heures.

Ferreira reçut un nom japonais, Sawano Chuan, une femme japonaise (veuve d'un marchand chinois...), fut inscrit dans un temple bouddhiste et fut mis en résidence surveillée avec une petite allocation gouvernementale. Trois choses lui furent ensuite régulièrement demandées : d'une part servir de traducteur avec des européens de passage, expliquer la science européenne et d'autre part écrire une réfutation du christianisme⁽³⁾. Ce très court texte d'une trentaine de pages, *La supercherie dévoilée*, s'appuie sur ses souvenirs des cours de cosmologie reçus au Portugal (Coimbra) et à Macau (pour la théologie) et présente une philosophie de type naturaliste. Michel Onfray le cita dans son *Traité d'athéologie*. Des traités de cosmologie et de médecine qui furent diffusés sous son nom dans les années qui suivirent, il semble que ce sont les seconds qui furent les plus importants et il donna naissance à une lignée de médecins japonais.

L'immense majorité des jésuites du Japon, tant européens que japonais, avant ou après Ferreira, tinrent bon sous la torture ou lorsqu'ils furent confrontés au martyre. Cristóvão Ferreira témoigne du choix d'un homme – mais peut-on encore parler de choix dans ces circonstances limites ? On se souvient des débats des membres de la Résistance durant la Seconde Guerre Mondiale: beaucoup de résistants savaient qu'ils couraient le risque de craquer et beaucoup, qui n'étaient pas des lâches, cédèrent sous la torture.

Il est difficile de mesurer l'épuisement d'un homme qui se retrouve le dernier responsable d'un groupe minuscule et dispersé, soumis depuis des décennies à une vie de clandestinité et de persécutions. Endo est profondément marqué par la figure du lâche et du traître. Kichijiro est en quelque sorte le double japonais de Ferreira.

La force immense des martyrs le touchait moins. Depuis son enfance, Endo souffrait d'un complexe vis-à-vis de son frère aîné et se considérait comme un faible : il avait une tendresse particulière pour les faibles et les lâches. Le Christ n'est-il pas venu autant pour les faibles que pour les forts ? Le Christ, qui a connu l'humiliation absolue de la Croix, ne pourrait-il pas comprendre Ferreira ?

Le Père Marc Rastoin est enseignant en exégèse biblique et directeur du 2^e cycle de philosophie et théologie au Centre Sèvres -Facultés jésuites de Paris

(3) Il y a un débat entre historiens sur le fait de savoir s'il fut effectivement l'auteur de cet opuscule

→ **Fouler des images pieuses au pied, est-ce indifférent ?**

Pourquoi faire tout un plat de marcher sur ce qui ne reste qu'une image ? La Foi chrétienne récuse l'idolâtrie. Croire que fouler ces images au pied serait faire du tort à Dieu, n'est-il pas contraire à la Foi des Chrétiens ?

Père Nicolas Steeves, sj.

Excellente question ! Quel est le statut d'une image ? Si votre patron exigeait de vous que, pour recevoir une promotion, vous crachiez sur une photo de votre conjoint et de vos enfants pour prouver que vous préférez votre emploi à votre famille, le feriez-vous ?

Vous voyez bien qu'on ne peut dire, « c'est juste une image, cela ne fait rien ».

Un autre exemple, inverse, est celui de la magie qui entend causer du mal à quelqu'un en en lacérant ou en en perforant une image.

On peut douter de l'efficacité du maléfice, mais l'intention est claire : à travers l'image, on entend frapper le sujet. Refuser de fouler un crucifix, de cracher sur une image de la Sainte Vierge, refuser de brûler de l'encens devant une statue de l'empereur, c'est ce qui a motivé bien des martyrs chrétiens au long des siècles à donner leur vie, et Dieu sait qu'ils n'avaient rien d'idolâtres !

Le Concile de Nicée II l'a bien précisé : en rendant un culte aux images, aux icônes, on n'entend pas dire que Dieu est « dans » la planche de bois, mais on signifie que ces images le représentent, c'est-à-dire, très exactement, qu'ils le rendent présent dans l'âme de celui qui utilise bien l'image pour prier. La raison théologique profonde pour laquelle l'Église a permis le culte des images du Christ, de la Vierge ou des saints – et pour laquelle à l'inverse, les martyrs refusent de profaner de telles images ou de rendre culte à d'autres images – c'est que le Christ est « l'Image du Dieu invisible » (Col 1, 15) et qu'il s'est incarné parmi nous (cf. Jn 1, 14).

Nous sommes si habitués à concevoir le Fils comme le Verbe éternel, selon le magnifique Prologue de Saint Jean, que nous en oublions la théologie tout aussi splendide du Christ, image visible du Dieu invisible. S. Thomas d'Aquin, ou bien plus tard, le théologien allemand Karl Rahner, l'ont rappelé : en cette vie, comme êtres humains, nous ne pouvons rien connaître qui ne passe par nos sens extérieurs. Tout ce que je connais intérieurement, je l'ai d'abord vu, entendu, touché, senti ou goûté. Et cela vaut même, nous disent ces géants de la philosophie et de la théologie, pour les choses qui échappent à nos sens ; Dieu, l'âme, etc. : nous les connaissons par nos sens corporels et spirituels. Je connais Dieu parce que je me l'imagine, parce que j'en reçois et m'en fais des images, extérieures et intérieures. Aucune de ces images ne rendra jamais à elle seule toute la vérité de l'identité de Dieu.

Je sais bien que le corps de ceux que j'aime ne me dit pas le tout de qui ils sont, mais ce corps m'aide sacrament à entrer dans une telle connaissance ! En foulant aux pieds une image du Christ, je ne lui « fais pas mal » directement (il faudrait déjà s'entendre sur ce que veut dire « faire mal à Dieu », immense et complexe question théologique !).

Mais je blesse en moi et autour de moi la relation que des personnes humaines tissent avec Lui. Ainsi, profaner une image du Christ, c'est blesser le Corps du Christ qu'est l'Église, communauté des croyants.

Pour retourner au premier exemple que j'ai pris du patron pervers, profaner une image du Christ, c'est causer un très grand tort à son épouse, l'Église. À cela on peut ajouter l'exemple du vieillard Eléazar

qui, dans le second livre des Maccabées (chap. 6), refuse de faire semblant de manger du porc. Même si, grâce à ce subterfuge, il ne commettait pas de péché personnel, il donnerait aux autres l'impression visible du péché d'apostasie et risquerait de les entraîner à pêcher à leur tour. Pour revenir au film, même si la plaque que Rodrigues devait piétiner n'avait aucune image sacrée, l'impression qu'il la piétine serait un grand scandale pour les autres chrétiens et risquerait de les porter à apostasier.

Le Père Nicolas Steeves, prêtre jésuite, enseigne la théologie fondamentale à l'Université pontificale grégorienne de Rome. Diplômé d'HEC et ancien avocat à la Cour, il s'intéresse à la place de l'imagination en théologie, ainsi que, plus largement, aux croisements entre foi et culture(s).

→ Au cœur du roman d'Endô, les chrétiens clandestins



Pendant les 250 ans de la période Edo, 50 000 « catholiques clandestins » de Nagasaki et Goyo dans le nord de Kyushu, maintinrent la foi clandestinement et la soutinrent génération après génération.

Les Pères baptisaient leurs enfants et les élevaient dans la foi, leur enseignant la doctrine chrétienne et les prières en latin (qui, après des années de traditions orales, se sont transformées en un latin corrompu).

Quand le Japon ouvrit de nouveau ses ports au monde, les premiers missionnaires qui arrivèrent en 1863 étaient des prêtres des Missions Étrangères de Paris. Deux ans plus tard, ils avaient achevé la construction à Nagasaki de l'église d'Ôura, où ils commencèrent à célébrer le culte catholique.

Un jour, un groupe de paysans Japonais entra dans cette église. Un prêtre les salua et leur demanda d'où ils venaient. Eux lui dirent qu'ils voulaient savoir s'il avait été envoyé par le Pape de Rome. Le missionnaire leur assura que c'était le cas. Ils lui demandèrent aussi s'il pouvait leur présenter son épouse, ce à quoi le missionnaire leur répondit qu'il était prêtre catholique et que ceux-ci ne se marient pas. Ils continuèrent la discussion et, finalement ils demandèrent au missionnaire s'il vénérât la Vierge Marie. Il les amena vers l'autel où se trouvait une statue de la Vierge à l'Enfant, et là, les Japonais lui dirent : « *Nous avons la même foi que vous, et nous venons des montagnes où nous sommes demeurés pendant des générations en gardant la foi reçue de nos ancêtres. Ils nous ont laissé trois signes (le Pape, la Vierge et le célibat) pour découvrir si les missionnaires qui viendraient seraient catholiques ou pas.* » Depuis lors, cette image de Notre Dame, qui est conservée à l'église d'Ôura, s'appelle La Vierge de la Découverte.

Ces Japonais revinrent vers les leurs et leur apprirent la bonne nouvelle. La majorité revint à l'Église Catholique.

Seul un petit groupe de chrétiens clandestins ne voulut pas reconnaître le missionnaire qui était arrivé au Japon et demeurèrent clandestins. Aujourd'hui, il en reste encore certains dans les petites îles du sud du Japon, et nous les connaissons sous le nom de « *Kakure Chrshtan* » (chrétiens clandestins), mais ils disparaissent petit à petit.

Récemment, le Pape François a reconnu l'identité chrétienne des « *Kakure Chrshtan* », dont il a dit qu'ils sont chrétiens et confirmés dans leur foi dans le temps des persécutions.

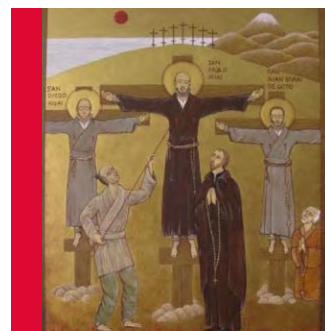
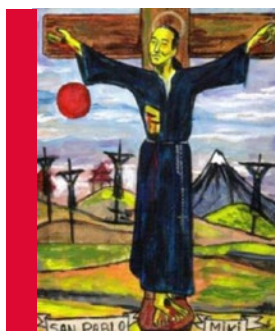
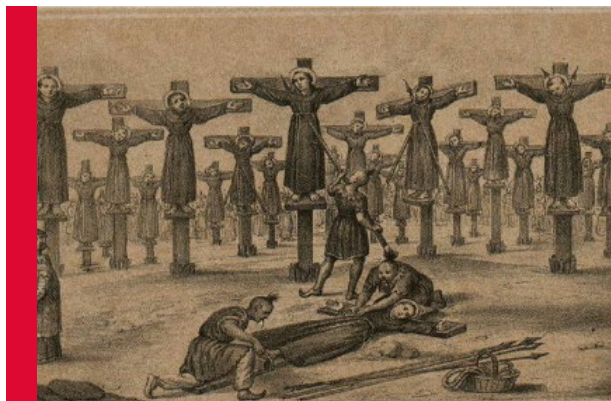
La survie de la foi pendant ces 250 ans est un miracle de la fidélité de la foi dans l'Église japonaise.

En 1590, la Compagnie comptait au Japon 140 jésuites, locaux ou étrangers, qui demeuraient illégalement sur le sol japonais.

Après de grandes controverses avec les jésuites en Orient et devant le Saint Siège, les franciscains et un dominicain s'établirent au Japon dans les premières années de mandat du Vice-Provincial jésuite Pedro Gómez (1590-1600).

Alors que le dictateur Hideyoshi avait permis oralement aux missionnaires de résider au Japon, il ordonna en 1597 qu'un groupe de 6 franciscains, 3 jésuites et 17 laïcs soient crucifiés et tués à coup de lances à Nagasaki (le 5 février 1597), et leurs corps furent laissés sur les croix pendant neuf mois. Parmi eux, le jésuite Paul Miki et le franciscain Pedro Bautista. Ils sont connus comme les 26 martyrs de Nagasaki et furent canonisés par le Pape Pie IX en 1862. Au Japon, leur fête est célébrée le 5 février.

Hideyoshi confirma par écrit en mars 1596 l'ordre d'exil de 1587. Cependant, à partir de janvier 1598, à cause de la maladie du dictateur, les missionnaires purent circuler sans entrave dans plusieurs régions du pays.



À partir de 1600, dans une situation politique critique, les exécutions de plusieurs chrétiens notables recommencèrent. La situation empira sous l'administration de Tokugawa à Edo (actuelle Tokyo) en 1603, quand la persécution contre les Chrétiens se fit plus sévère encore. À cette époque, les Catholiques au Japon étaient environ 400 000, et plusieurs dizaines de milliers d'entre eux furent martyrisés au début de cette époque.

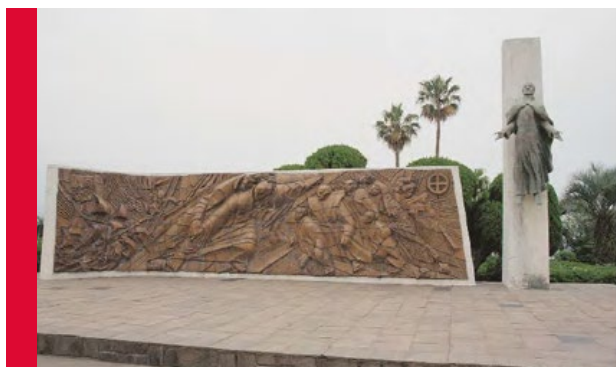
Pendant ce temps, les jésuites constituèrent la Province du Japon en 1611 avec Valentim Carvalho comme premier Provincial. En 1612 se déroule la persécution sanglante d'Edo (Tokyo) et Suruga, causant de nombreux martyres. En 1614, l'édit définitif d'expulsion des missionnaires et d'annihilation du christianisme fut signé par Tokugawa Hidetada (Shogun depuis 1605) à Edo. Les Chrétiens furent recensés, et les autorités laissèrent passer un mois avant de les forcer à l'apostasie. Les laïcs martyrisés furent nombreux.

Depuis le décret de Hidetada jusqu'à la mort du dernier jésuite en 1644, 93 religieux de la Compagnie de Jésus donnèrent leur vie pour leur foi, auxquels il faut ajouter quatre autres par empoisonnement à Hirado en 1590, et trois crucifiés par Hideyoshi en 1597. Parmi eux, 3 ont été canonisés, 37 béatifiés et les autres ont eu leur cause de béatification introduite.

Après 1644, seuls 4 jésuites restèrent au Japon, qui s'étaient auto-exclus de la Compagnie pour avoir apostasié sous la torture : le Vice-Provincial Cristóvão Ferreira, le Provincial Pedro Marques senior, Giuseppe Chiara (le P. Sebastiao Rodrigues dans le film), et le frère Andrés Vieira.

Selon certaines rumeurs, Ferreira serait revenu sur son apostasie et serait mort martyr mais il n'existe aucune preuve.

De 1644 à 1773 (année où la Compagnie de Jésus est temporairement supprimée), la Province du Japon se développa en exil à Macao et aux Philippines. De là-bas, les missionnaires maintinrent le contact avec le Japon par l'intermédiaire de commerçants, majoritairement chinois et quelques coréens, qui réussirent à donner des informations régulières sur les persécutions envers les Chrétiens.



■ Au xx^e siècle

Alors qu'au milieu du xx^e siècle, les ports furent ouverts aux étrangers, et que les missionnaires revinrent au Japon où ils trouvèrent encore quelques « catholiques clandestins »⁽¹⁾, la Compagnie tarda à revenir. Elle ne le fit pas avant septembre 1906 quand la 25^e Congrégation Générale de la Compagnie de Jésus reçut un postulat de Pie X pour restaurer l'ancienne

mission jésuite au Japon et, particulièrement, pour y fonder une institution d'études supérieures. Le 18 octobre 1908 arrivèrent de nouveau au Japon trois jésuites, originaires d'Angleterre, d'Allemagne et de France.

Après en avoir obtenu l'autorisation, l'Université Sophia fut fondée en 1913. En 1923, le Saint Siège confia à la Compagnie le vicariat apostolique d'Hiroshima, récemment érigé.

Les activités apostoliques s'étendirent par la fondation de nouvelles missions ; avec l'aide de religieuses, les œuvres éducatives et sociales se développèrent.

La Province jésuite d'Allemagne Orientale à partir de 1933, et celle de Tolède (Espagne) à partir de 1934, commencèrent à collaborer avec la mission en envoyant des jésuites et d'autres aides. Ce mouvement inclut quelques années plus tard une autre Province espagnole, la Bétique (Andalousie et Canaries).

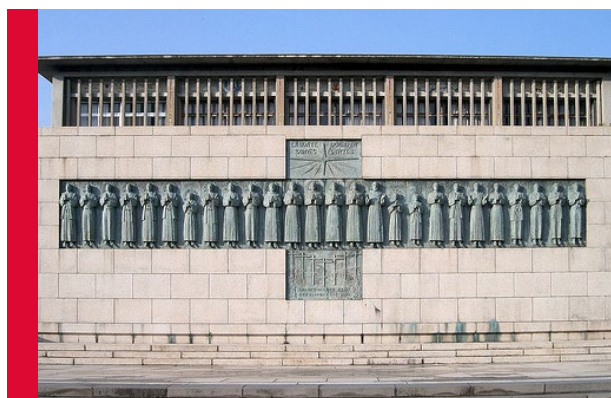
Le 13 mars 1942, le jésuite espagnol P. Pedro Arrupe sj, fut nommé Maître des novices et recteur de Nagatsuka. La date historique du 6 août 1945 : la ville de Hiroshima fut détruite par la bombe atomique. Le Noviciat voisin de Nagatsuka se transforma en un refuge improvisé et en hôpital pour de nombreuses personnes, auxquelles le P. Arrupe, avec ses connaissances médicales, apporta une aide importante. Arrupe devint des années plus tard le Père Général de la Compagnie de Jésus (1965-1985), charge qu'occupait aussi de 2008 à 2016 un autre espagnol établi au Japon, le P. Adolfo Nicolás sj.

(1) Voir page 15

En 1949 fut célébré solennellement le 4^e centenaire de l'arrivée de saint François-Xavier au Japon.

Aujourd'hui résident au Japon quelques 200 jésuites, dont 30 % de japonais. L'éducation est un des piliers de leur travail. Ils s'appuient sur des centres spirituels, des centres pastoraux, des paroisses, des collèges et l'Université Sophia.

À Nagasaki, la Compagnie a aujourd'hui un Musée des Martyrs. Centré sur l'histoire chrétienne du Japon, il présente le témoignage de ses martyrs. La colline sur laquelle il se tient, ainsi que ses abords, ont vu la mort d'environ 600 chrétiens, de nombreuses nationalités ; parmi eux, 45 étaient jésuites. Elle a été érigée en sanctuaire diocésain il y a quelques années.



De nos jours, des jésuites français continuent de donner leur vie pour la Mission

- | | |
|------|--|
| 1975 | 25 octobre, Père Louis Dumas (74 ans), tué avec un pistolet à Beyrouth |
| 1976 | 16 janvier, Père Michel Allard, (51 ans) Directeur de l'institut des Lettres orientales de l'université Saint Joseph, mort par coup de mortier dans sa chambre de la communauté à Beyrouth |
| 1976 | 14 mars, Père Alban de Jerphanion (74 ans) Professeur, tué par balle à Beyrouth |
| 1976 | 23 mai, Frère Nicolas de Glos (65 ans). Inspecteur diocésain des écoles, poignardé à Ndjaména (Tchad) |
| 1987 | 24 septembre, Père André Masse (47 ans). Ecrivain, tué par balle à Saida (Liban) |
| 1988 | 29 mai, Père Jean de Boissesson. Missionnaire poignardé à Tananarive |

Ainsi 55 jésuites sont morts violemment depuis 1975.

→ Pour prolonger la réflexion

■ Entretien avec Dennis Gira, spécialiste du Japon, à paraître dans le numéro de mars de la revue *Études* (Propos recueillis par François Euvé, s.j. et Nathalie Sarthou-Lajus) - Extraits

- *Le film Silence de Martin Scorsese raconte la mission de deux jésuites portugais dans le Japon du milieu du XVII^e siècle. C'est une époque de grandes persécutions où l'existence même de l'Église est menacée. On a le sentiment que la présence chrétienne au Japon est condamnée à l'échec. Dans un contexte japonais, fortement influencé par le bouddhisme, qu'est-ce qui pouvait motiver les japonais à se convertir ?*

Dans un premier temps, ils étaient impressionnés par le dévouement de ces prêtres, à la différence de ce qu'ils pouvaient observer dans le clergé bouddhiste de l'époque. Les Japonais voyaient dans ces hommes ce qu'ils ne voyaient pas chez les autres : une unité absolue avec une autorité claire, tandis que le bouddhisme était fragmenté en une multitude de sectes qui ne cessaient de s'entredéchirer. C'est le côté positif de la rigueur extrême du catholicisme de l'époque. Ils voyaient que ces prêtres, malgré toutes leurs faiblesses, étaient quand même là pour eux. Surtout, ils parlaient d'une vie meilleure après la mort. Tout cela rejoignait les préoccupations de ceux qui cherchaient quelque chose de cet ordre, à l'intérieur même du bouddhisme. Même s'ils ne comprenaient pas tout, le christianisme leur paraissait droit, clair. Et ils comprenaient que si on avait foi en Jésus-Christ, on accédait au paradis dans une prochaine vie.

Pour comprendre l'importance du salut et de l'accès au « paradis », il faut se remettre en mémoire l'histoire du bouddhisme. Schématiquement, on peut diviser cette histoire en trois périodes, en notant qu'à l'époque la date de la naissance du Bouddha remontait à mille ans environ avant notre ère. La première, d'une durée de mille ans, correspond à l'âge d'or du bouddhisme. L'enseignement du Bouddha y était vivant. Tout le monde pouvait rencontrer la loi du Bouddha, le « dharma ». Les mille ans suivants, les choses se gâtent. Seules quelques personnes pouvaient encore vivre le dharma plus ou moins bien. Pour le peuple, la possibilité de l'éveil s'éloignait de plus en plus. La troisième période est celle de la décadence de la loi, voire de sa fin. Le dharma était toujours enseigné, mais personne ne le pratiquait plus. Plus personne n'arrivait à l'éveil. Il y avait de quoi désespérer. Mais la tradition bouddhiste de « La Terre pure » apportait une réponse. Si l'on faisait confiance à Amitabha, Amida en japonais, on pouvait espérer renaître dans sa « Terre pure ». C'est ce qui en explique son succès parmi la population.

Le christianisme, comme le bouddhisme de la Terre pure, se fondait sur la foi, dans le Christ et non pas en Amitabha, et promettait une vie meilleure après la mort, dans l'au-delà et non pas dans la Terre pure. En même temps, le clergé n'apparaissait pas comme corrompu.

Même si par ailleurs les descriptions des missionnaires étaient sévères, ainsi qu'en témoigne celle que fait un Japonais – pourtant converti – arrivant à la capitale : ces « padres » lui apparaissaient ridicules, du fait de leur accoutrement, de leur ignorance de la langue et des coutumes, etc. Pourtant les Japonais ont fini par les respecter, car ces hommes étaient là pour eux, à leur service, sans craindre de souffrir pour eux.

Mais il faut aussi reconnaître que certains événements ont contribué à ruiner l'estime du peuple pour les chrétiens. Pendant assez longtemps, les jésuites ont eu le monopole des missions au Japon. Ils faisaient preuve d'une unité absolue. Il n'y avait pas de conflit ouvert entre eux. Mais lorsque les dominicains, les franciscains et les augustiniens (beaucoup d'entre eux étaient espagnols) sont arrivés, le discours de l'Église catholique elle-même s'est diversifié. L'unité s'est fracturée, et les gens n'ont pas compris pourquoi. En outre, plus tard, au début du ^{xvi}^e siècle, sont arrivés les Hollandais protestants, dont le point de vue s'opposait frontalement à celui de l'Église catholique. Les Anglais également présents ne s'intéressaient qu'au commerce et avaient tout intérêt à saper la crédibilité de l'Église catholique, étroitement associée aux grandes puissances qu'étaient l'Espagne et le Portugal. Tout cela a miné les missions et le christianisme. Au moment des persécutions, beaucoup de chrétiens ont abjuré.

Sur les 400 000 chrétiens que comptait le Japon au tournant des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, plus de 2 100 ont été tués. La plupart des autres sont redevenus, au moins publiquement, bouddhistes ou shintoïstes. Ceux qui étaient devenus chrétiens uniquement parce que leur daimyô s'était converti n'étaient pas prêts à mourir pour leur foi. Mais d'autres se sont cachés. Ils ont continué à pratiquer leur foi secrètement et à la transmettre à leurs enfants.

Même s'il ne s'agissait pas uniquement d'une persécution religieuse, cela ne veut pas dire que ces martyrs n'étaient pas de vrais martyrs. En effet, il y avait quand même un enseignement qui n'a jamais varié, à savoir que tous les Japonais étaient égaux aux yeux de Dieu, que chacun avait donc la même dignité que l'empereur, puisqu'ils étaient l'un comme l'autre créés à l'image de Dieu. L'affirmation de cette égalité fondamentale, indissociable du message évangélique, menaçait le système féodal. Ces martyrs ont donc été tués aussi bien pour des raisons politiques que religieuses

• *Peut-on dire qu'il y a une incompatibilité entre le bouddhisme et le christianisme ?*

Je vais commencer par une anecdote qui me paraît significative. J'ai eu l'occasion d'accompagner deux moines bouddhistes japonais qui avaient été envoyés en France pour tenter de trouver une réponse aux graves insuffisances du système de transmission du bouddhisme au Japon.

Je les ai invités au Grand séminaire d'Issy-les-Moulineaux pour qu'ils assistent aux cours sur le bouddhisme et la foi chrétienne et qu'ils puissent parler avec les séminaristes. Ces derniers avaient deux questions à poser aux Japonais : qu'est-ce que vous pensez de Dieu et qu'est-ce que vous pensez de Jésus-Christ ? Leur réponse a été claire et nette : « *Nous n'avons pas la moindre idée de ce dont vous parlez quand vous parlez de Dieu.* » C'était pour eux totalement incompréhensible.

À l'égard de Jésus-Christ, leur réponse était plus nuancée et théologiquement très intéressante. Ces bouddhistes avaient une très grande admiration pour lui, car il incarnait à leurs yeux un très grand nombre de vertus, mais il n'était en aucun cas leur messie. Ils ont répondu : « *Nous reconnaissons en Jésus un homme d'une qualité extraordinaire et nous le respectons, mais nous ne savons pas ce que vous voulez dire quand l'appellez le Christ.* ». Ce qui est intéressant, c'est qu'ils avaient bien perçu la différence entre Jésus-Christ, homme admirable, mais seulement homme, et ce qu'il représente pour les chrétiens.

À mon avis, la différence entre le bouddhisme et le christianisme, c'est que dans le christianisme rien ne s'explique sans Dieu, y compris le phénomène de l'homme. Si vous « éliminez » Dieu, qu'est-ce que le chrétien va dire de l'homme ? Tout s'écroule. Dans le bouddhisme, tout s'explique sans Dieu, y compris

le phénomène de l'homme. C'est dans ces espaces-là qu'il faut dialoguer avec les bouddhistes. Si l'on imagine qu'ils croient en Dieu, on ramène le bouddhisme vers nous. Mais les bouddhistes ne croient pas en Dieu. Ces deux visiteurs japonais n'étaient pas dans une situation extrêmement différente des Japonais du XVI^e siècle. Les missionnaires leur parlaient de Dieu, mais eux n'avaient aucune idée de ce dont on leur parlait.

Cela n'est pas sans conséquence dans le champ politique. Si l'on affirme la priorité absolue du devoir envers Dieu, la loyauté au pouvoir politique s'en trouve relativisée. Les autorités japonaises ont probablement réalisé que le christianisme résisterait toujours au bon usage politique des religions dans lequel le bouddhisme pouvait se couler plus facilement.

Une autre chose intéressante est que le christianisme est toujours considéré comme la religion des étrangers. Sur ce point, j'ai trouvée dans la revue Spiritus un témoignage très intéressant du père Okumura (un adepte du zen qui a étudié le christianisme en vue de le déconstruire, et qui s'est finalement converti...).

Il raconte qu'à l'occasion d'une kermesse paroissiale au Japon, on avait organisé une sorte de jeu sous forme de questions/réponses. Une des questions était : « *Que signifie le Christ pour vous ? Et la réponse qui remporta le premier prix était : « un dieu de l'étranger ».*

« Il est assez surprenant, explique le père Okumura, de voir qu'une telle réponse ait pu être proposée par les organisateurs du jeu, tous membres du comité paroissial. Inutile de dire qu'elle scandalisa les fidèles pieux, et surtout découragea les missionnaires qui travaillaient dans cette paroisse. Cependant, cela révèle bien à quel point le christianisme est considéré comme étranger par les Japonais même chrétiens. »

• Où en est aujourd'hui l'Église au Japon ?

Je n'ai pas accès aux statistiques les plus récentes concernant l'Église catholique au Japon, mais en 2010 on parlait de 450 000 catholiques japonais, guère plus qu'à la période faste des missions anciennes, mais avec une population globale beaucoup plus nombreuse (126 000 000).

La grande différence est la présence d'un clergé japonais nombreux : 1481 prêtres dont 887 Japonais). Il y a aussi des théologiens qui s'efforcent de penser le christianisme au Japon. L'Église japonaise a fait le choix de l'inculturation pour que le catholicisme ne soit pas considéré comme une religion étrangère. Et puis, au cours des dernières décennies, de nombreux immigrants en provenance de pays catholiques, en particulier beaucoup de Philippins, sont venus au Japon.

Aujourd'hui parmi les catholiques, il y a plus de non Japonais que de Japonais.

Les évêques se sont donc trouvés devant une difficulté. Ils auraient pu laisser les Églises étrangères s'occuper de ces populations, mais ils ont fait le choix de l'accueil. Ils ont tout risqué au nom de l'hospitalité évangélique. Maintenant, sans oublier l'importance de l'inculturation la priorité est de créer une Église qui puisse accueillir des gens de différentes cultures. Je crois que c'est une belle leçon pour les européens qui sont tellement paniqués à l'idée de perdre leur identité. C'est pour moi le témoignage que l'Esprit est très actif. Ils ont aussi décidé d'être une Église prophétique, très engagée socialement. Par exemple, ils sont à la pointe de tous les mouvements antinucléaires.

Il y a un autre point que je trouve intéressant : le christianisme au Japon est le miroir inversé du bouddhisme en France. Au Japon, il y a un peu plus de 1 % de chrétiens, et en France environ 1% de bouddhistes. En tant que chrétien, j'ai plus de difficultés à entrer en dialogue avec des bouddhistes français qu'avec des bouddhistes japonais, car les bouddhistes français sont en général d'anciens chrétiens qui ont rompu avec le christianisme et qui ne perçoivent pas l'intérêt d'un dialogue. De même au Japon, très peu de chrétiens éprouvent la nécessité de dialoguer avec des bouddhistes parce qu'ils étaient bouddhistes auparavant et que le bouddhisme est discrédité à leurs yeux.

- *En mars 2007, vous avez écrit un article dans la revue Études sur «le silence». Ce n'était certes pas le silence d'Endo. Mais vous disiez dans cet article-là que le silence est diversement parlant pour les bouddhistes et pour les chrétiens. Le silence ne pourrait-il aussi finalement être ce qui rend la rencontre spirituelle possible ? D'ailleurs, dans sa conférence de presse du 12 janvier à Paris, Martin Scorsese n'a pas fait référence au silence qu'évoque Endo. Il a dit : « Pourquoi Silence ? Parce que nous venons du silence, et que nous retournons tous au silence. »*

C'est vrai, à certains égards. Mais ce que je dis un peu plus loin dans cet article, c'est que je m'oppose à l'idée que toutes les divisions proviendraient des dogmes et que, si tout le monde pouvait se taire, on arriverait à un silence où il n'y aurait plus de disputes. Il ne faut pourtant pas s'imaginer qu'en éliminant l'énonciation de la pensée, tout irait pour le mieux. Il faudrait arriver à une situation plus équilibrée, où l'on reconnaîtrait qu'il y a des silences qui permettent à tous de se retrouver – le silence, par exemple, qui fait taire tous les bruits, en nous et autour de nous, qui rendent la vie intérieure difficile. Mais il y a aussi des silences plus profonds, où l'on chemine dans des directions différentes, parfois opposées. En ce qui concerne Endo, le silence en question semble bien être celui de Dieu devant la souffrance de ces chrétiens martyrisés. Dieu s'est tu. Avec toutes les questions que cela pose.

■ Quelques éléments de bibliographie

- Jean-Pierre Duteil, *Le christianisme au Japon, des origines à Meiji*, accessible sur le site www.clio.fr : une bonne introduction générale.
- Vittorio Volpi, *Alessandro Valignano, 1539-1606, Un jésuite au Japon*, (traduit de l'italien) Salvator, 2012 : biographie du célèbre « visiteur » jésuite qui fut un pionnier de l'inculturation en Asie.
- Alexandre Valignano, *Les jésuites au Japon : Relation missionnaire (1583)*, Desclée de Brouwer, 1990 (traduction par Jacques Bésineau) sur la « relation » du père Valignano adressée au supérieur général des jésuites.
- Jacques Bésineau, *Au Japon avec João Rodrigues : 1580-1620*, Centre culturel Calouste Gulbenkian, Lisbonne-Paris, 1998.
- Léon Bourdon, *La Compagnie de Jésus et le Japon : 1547-1570*, Centre culturel portugais Paris, 1993 (publication d'une grande thèse qui date de 1951).



Jésuites

de la Province de France